

NOTES ET COMMENTAIRES

Le labour d'été suivi de hersages est le meilleur moyen de se débarrasser des mauvaises herbes.

Il ne suffit pas qu'une idée soit bonne: aussi longtemps qu'elle n'est pas mise en pratique, elle ne vaut pas grand chose.

Les récoltes sont généralement bonnes dans notre district, supérieures à celles de l'année dernière, — c'est la bonne nouvelle que nous apportent tous nos propagandistes.

Ce n'est pas parce que l'argent est rare qu'il est difficile d'en avoir; c'est parce qu'il s'en va en spéculations hasardeuses, en gasoline, en promenades, en autos, et autres dépenses dont l'on pourrait facilement se passer.

Les prix sont assez élevés sur le marché aux bestiaux. C'est le temps de vous débarrasser des mauvais producteurs. Le grain coûte trop cher pour garder des pensionnaires qui ne payent pas leur nourriture. A la boucherie, les pauvres laitières et les mauvais reproducteurs.

Le lait de beurre.—On évalue à 155 millions de livres le lait de beurre en poudre fabriqué en 1928. Une bonne moitié est utilisée dans les pâtisseries, crème à la glace, bonbons, fromages, et autres articles d'alimentation. Ce n'est là que le début des possibilités d'utilisation de ce sous-produit de nos beurrieres.

A la Station avicole du New-Hampshire, on a découvert que les volailles juchées sur des perches peintes avec une solution de sulfate de nicotine à 40 pour cent en redescendaient le lendemain complètement libres de poux. Les vapeurs de la nicotine tuent les poux sans apparemment nuire aux volailles.

Voleurs de Volailles.—Lorsqu'un cultivateur s'aperçoit qu'il a été volé, il devrait en avvertir aussitôt la police, ou encore l'agronome de son comté. Il ne sert à rien de se plaindre, si on ne prend pas les moyens de faire punir les voleurs. Chaque année, nos cultivateurs perdent ainsi des milliers de volailles. Il est temps de réagir et de faire une guerre sans merci aux voleurs. La police fait tout son devoir. Aidez-là!

Ce serait une erreur.—Plusieurs sont sous l'impression qu'il ne faut pas faire paître ensemble vaches et moutons. Ils sont dans l'erreur, déclare M. W. J. Bell, principal de l'École d'agriculture de Kemptville. Sur la ferme de cette école paissent ensemble moutons et vaches, et on n'a remarqué rien d'anormal. Nous aimerions connaître l'opinion de nos lecteurs à ce sujet—basée sur une expérience actuelle.

L'alimentation des porcs.—Un abonné nous écrit qu'il a perdu plusieurs petits cochons d'une portée avant le sevrage, sans pouvoir en déterminer la cause. Il est pour nous évident que l'alimentation de la mère a été la cause de la mort des petits. Nous aimerions connaître l'opinion de nos lecteurs sur la meilleure alimentation à donner à une truie qui nourrit.

Pourquoi ça diminue.—Si les labours et les autres travaux de culture ont été faits avec soin et que la récolte diminue, il est clair que l'un ou plus des éléments essentiels du sol (azote, acide phosphorique et potasse) ont disparu. Sur la plupart des terres, l'épandage de bon fumier et l'enfouissement de plantes abris, comme le trèfle ou le sarrasin, sont d'importance primordiale pour fertiliser le sol.

Du français, s v. p.—Le texte anglais de la nouvelle loi de classification des légumes et produits maraichers est depuis quelque temps déjà à la disposition du public.

Nous avons écrit à Ottawa pour en obtenir le texte français. M. J. B. Spencer, directeur de la Publicité du département fédéral d'Agriculture, nous répond que "cette littérature n'a pas encore été reçue de chez l'imprimeur".

Sans commentaires.

L'école.—On ne devrait pas laisser envahir le terrain de l'école par les mauvaises herbes durant les vacances. Une école et ses abords bien entretenus sont une annonce pour la localité. Les mauvaises herbes ont pour habitude de pousser où on désire le moins les voir. Une mauvaise herbe qu'on laisse monter à graine, c'est un millier pour l'année suivante. Ce serait une excellente chose si le bon grain était aussi prolifique. Le bon Dieu ne l'a pas voulu, sans doute pour nous exercer à la patience.

L'aviculture est devenue l'une des principales branches de l'agriculture. Et nous le répétons: l'aviculture est payante. Si vous ne gardez qu'une vingtaine de volailles, vous avez tort. C'est au moins une centaine que vous devriez avoir, — c'est le conseil que donne M. J.-D. Barbeau, le chef de l'aviculture en province de Québec. Pas d'encombrement à craindre, le marché est quasi illimité. Suivez la chronique avicole de notre collaborateur, M. Crevier, un expert en aviculture, et il vous apprendra comment vous y prendre pour faire de l'argent avec vos volailles.

CEUX QUI DESIRENT ACHETER UNE FERME

Un avis du Ministère de l'Agriculture

Il y a quelque temps, l'honorable M. Perron s'adressait aux cultivateurs qui ont des terres à vendre et leur demandait de communiquer leurs offres au Ministère de l'Agriculture. Le but de cette politique est de mettre en relations les uns avec les autres les vendeurs et les acheteurs probables. Il va sans dire que le Ministère n'accepte aucune responsabilité, soit vis-à-vis des cultivateurs qui sont disposés à vendre leurs fermes, soit vis-à-vis de ceux qui désirent les acheter. Il veut simplement faciliter l'établissement, dans nos vieilles paroisses, des pères de familles ou des jeunes gens qui souvent s'éloignent des centres parce qu'ils n'ont pas été mis au courant des possibilités qui existaient, au moment de leur départ, de s'installer dans leur voisinage ou dans leur comté.

Une première partie du travail est accomplie. Le Ministère a reçu un certain nombre d'offres. Il s'adresse maintenant à ceux qui désirent acheter une exploitation agricole. Pour que le service soit efficace, il faut que les demandes précisent certains points essentiels comme: le nom de la paroisse ou du comté où l'applicant désire se fixer, le genre de culture auquel il veut se livrer, la main-d'œuvre et le capital dont il peut disposer, etc.

Toutes les demandes devront être adressées au Service de l'Agriculture, Hôtel du Gouvernement, Québec.

Question d'adaptation

Les premiers colons de la province de Québec, avec leur seule intuition pour guide, firent un meilleur choix de terres que leurs fils et petits-fils qui essayèrent et s'établirent aux environs des premiers établissements ou dans les autres provinces. Le choix des premiers colons fut probablement guidé par les essences forestières et la proximité des rivières. Bon nombre de ces colons furent particulièrement heureux dans la location de leurs fermes.

Le pays a depuis été défriché et colonisé sur une grande étendue, et bien des cultivateurs ont vécu et sont morts sur des terres qui n'auraient jamais dû être colonisées, parce que réfractaires à toute culture. Sur les unes, on dirait que les roches poussent; on a beau en ramasser, il y en a toujours. Sur d'autres, le roc affleure presque. Et certains sols sont si légers qu'il est bien difficile de leur faire rendre des récoltes payantes.

Si étrange que cela puisse paraître, quelques-uns des districts les plus prospères du continent ont des types de sol que l'on peut considérer comme pauvres. Et cependant les cultivateurs y jouissent d'une assez belle aisance. Par nécessité, ils s'y sont adaptés, ou plutôt ils y ont adapté leurs méthodes de culture. Même sur des fermes abandonnées parce que le sol en était trop pauvre, on fait aujourd'hui des récoltes payantes et la terre se vend de \$500 à \$1000 l'acre. Dans d'autres cas, des méthodes de culture intensive ont été introduites; on s'est livré à l'industrie laitière sur une grande échelle, la fertilité du sol en a été accrue, et des paroisses entières, dont les terres avaient été ruinées par une trop forte culture de grain sans engrais, sont devenues très prospères.

Le tout se résume à une question d'adaptation. Il y en a qui sont tellement routiniers qu'ils croient sincèrement ne pas pouvoir changer de méthode de culture, même quand vous leur prouvez qu'ils ruinent leurs terres. Pour eux, l'agriculture est une tâche ardue et désagréable. Eventuellement, cependant, par les champs de démonstration ou autrement, on a la preuve que ces sols pourraient, convenablement cultivés, produire avec avantage certaines cultures spéciales, et la face de la paroisse change soudainement du tout au tout, et pour le mieux.

Nous sommes à une époque d'adaptation: adaptation des méthodes à la qualité des sols; adaptation aux conditions des marchés, du travail, des industries et de la société.

Nous devons donc mettre de côté les méthodes de nos grands-pères, si nous ne voulons être écrasés par le char du progrès.

Il a été démontré qu'une terre infertile rapporte deux minots d'avoine par heure de travail et qu'un sol fertile produit quatre minots dans le même temps. Le coût du travail d'un homme par heure est donc de 50 pour cent plus élevé pour une pauvre récolte, que pour un rendement profitable. L'accroissement de la nourriture des plantes peut donc remplacer une partie de l'ouvrage. Du fumier riche, complété par des engrais chimiques bien appropriés à tel ou tel sol, est le secret de toute culture vraiment payante.

La Coopération a fait du chemin.—Il y a une centaine d'années, un groupe de cultivateurs de Granville, Ohio, organisaient une coopérative pour la vente de leurs porcs sur le marché de Montréal. On conduisait les porcs à Sandusky, puis on les transportait à la métropole par bateau. La première consignment réalisa \$1.25 par cent livres.

Aujourd'hui, il y a, aux Etats-Unis, deux mille coopératives, faisant des affaires pour un demi-milliard de piastres.

L'Anglais ou l'Américain, en général, est moins individualiste que le Canadien français et comprend mieux les bienfaits de la coopération.